



*

Les figures du moi dans le *Traité du désespoir*, Chapitre I
par Nicolas Rouillot

*

Les figures du moi chez Kierkegaard dans le *Traité du désespoir*, Chapitre I :

L'enjeu du chapitre est de traiter du désespoir qui est une maladie de l'esprit : ce désespoir peut prendre trois figures :

- celui du désespéré inconscient d'avoir un moi (pas un vrai désespoir) ;
- celui du désespéré qui ne veut pas être lui-même ;
- celui du désespéré qui veut être lui-même.

L'homme se définit avant tout comme esprit, cet esprit est son moi.

Le moi est donc ce qui fait problème : il est « un rapport se rapportant à lui-même ». Le moi est donc en premier lieu, un rapport, c'est-à-dire qu'on n'est pas soi de manière immédiate. Dans un rapport en effet, il y a toujours une médiation de quelque chose. Pour le moi, ce rapport est un rapport à soi-même, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de conscience immédiate de soi. On peut développer cette idée en critiquant l'expérience que chacun peut faire de son moi. On croit par exemple que le moi est une conscience de soi-même évidente et immédiate. Or cela revient à nier l'idée que le moi se construit à travers une histoire, une éducation, selon des mœurs et des traditions là avant lui. En réalité, la prise de conscience de soi se réalise dans un processus. Cela contredit donc l'expérience première que chacun peut faire de soi-même.

Autrement dit, dans ce cas précis où l'on définit le moi comme « un rapport se rapportant à lui-même », le moi est un devenir qui ne peut se saisir lui-même immédiatement car il échappe toujours à lui-même. Pour comprendre cela, on peut faire l'expérience de pensée suivante : si l'on essaye de penser au moment présent, pendant qu'on pense on n'est pris dans un flux perpétuel qui fait que le moment présent ne se laisse pas saisir : dès qu'on croit le saisir, il fait partie du passé. Le moi est dans le temps, il tient donc moins de l'être que de l'existence, c'est-à-dire de ce qui devient mais qui s'oppose à l'être.

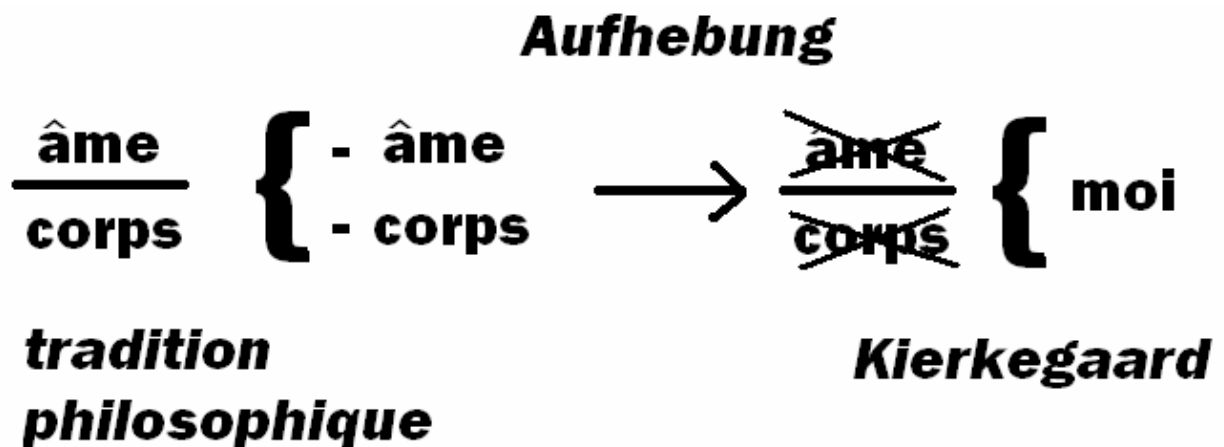
Le moi n'est pas seulement un rapport, mais « un rapport qui se rapporte à lui-même ». On a donc une double référence. Le moi ne se saisit qu'au terme d'un processus en deux temps, une dialectique. En effet, si l'on veut se regarder, il faut un miroir. De même si l'on veut se penser, il faut quelque chose comme un miroir : une réflexion est nécessaire. Le moi donc tout d'abord se reflète dans le miroir, puis l'image du miroir revient à sa conscience. On tient ici les deux temps de la dialectique.

Pour approfondir cette idée on peut penser à l'œil : l'œil ne peut se voir pendant qu'il voit, mais dans un miroir, il voit « qui » voit ce qu'il voit. De la même manière, le moi n'est pas un simple rapport, une simple médiation qui irait de la conscience au miroir, mais le retour sur lui-même de ce rapport, c'est-à-dire qu'il doit y avoir une conscience réflexive : une réflexion de la

conscience. Le moi se projette dans le miroir, l'image du miroir revient ensuite au moi. La question importante est maintenant : « qui » ou « quoi » est ce miroir ?

Traditionnellement, l'homme est compris comme une synthèse entre son corps fini et son esprit qui le porte vers l'infini. Il est donc un simple rapport entre deux termes. Mais cela n'introduit pas la médiation nécessaire au moi pour qu'il prenne conscience de lui-même. La synthèse et le rapport sont des termes mathématiques qui renvoient à la science. Ce que veut montrer Kierkegaard, c'est qu'on ne peut pas saisir ce qu'est le moi par la simple médiation d'une science de l'âme ou d'une biophysique. Le moi n'existe pas dans un rapport duel entre deux termes : corps/esprit, temporel/éternel, etc. Le rapport de l'âme et du corps, qui est l'objectif de la philosophie à l'époque de Kierkegaard est également critiqué. La philosophie en partant du rapport âme/corps pour penser l'âme ou le corps, est en fait un rapport de rapport, un redoublement pur et simple. Mais n'est-ce pas aussi accomplir un redoublement que de définir, comme le fait Kierkegaard, le moi en tant que « rapport se rapportant à lui-même » ?

Non, car la philosophie pense un rapport qui conserve la dualité âme/corps, c'est pourquoi l'unité obtenue est « négative », c'est-à-dire qu'elle ne résout pas la dualité, autrement dit : elle conserve les termes qu'elle met en rapport. La perspective kierkegaardienne veut résoudre cette dualité, la dépasser au sens hégélien de l'*Aufhebung*, c'est-à-dire de suppression des opposés tout en conservant l'essentiel de ceux-ci dans une unité nouvelle : « ce dernier rapport est un tiers positif et nous avons le moi ».



On retrouve maintenant le problème du miroir. Si on supprime le rapport âme/corps, il y a deux solutions possibles : soit cela veut dire qu'il y a un moi qui se pose lui-même, soit il est posé par un autre. Dans ce dernier cas, on a encore quelque chose comme un rapport, mais cette fois, il s'agit d'un rapport à autrui. Or ce « autrui » est celui qui pose au moi le problème de son propre rapport. Le moi n'est mis en question que par l'intervention d'un autre moi. Ainsi le rapport que l'homme a avec lui-même est un rapport introduit par un autre homme et non un rapport de rapport. La rapport est un rapport humain, qui à trait à l'existence mais qui n'est plus un redoublement de rapports de type mathématique.

Le moi de l'homme consiste ainsi en un rapport qui se rapporte à lui-même mais aussi à un autre. Cet autre est donc le « qui » du miroir que nous cherchions. Il reste à savoir donc, comment Kierkegaard va ensuite réaliser, en fonction de ce moi, le classement des différentes sortes de désespoir.

Kierkegaard pense qu'il existe deux formes de désespoir (la troisième, proposée dans le titre du chapitre : « le désespéré inconscient d'avoir un moi » est éliminée, et ce dès le titre, puisqu'il

ressort de ce que nous avons dit que le désespoir véritable tourne autour d'un rapport entre moi et autrui) :

- **ne pas vouloir être soi-même**, c'est une forme négative de désespoir car il ignore son moi : c'est le désespéré qui refuse de se poser la question « qui me faut-il être ? » ; ce désespoir n'est qu'une sorte de vertige, « qu'une sensation interne » ;
- **vouloir être soi-même**, qui est une forme de désespoir plus élevée car positive : le moi ici prend conscience de son désespoir, le vrai désespoir prend sa source ici, « tout désespoir s'y ramène ».

Kierkegaard pour faire comprendre cette opposition utilise un exemple : la première forme de désespoir n'est en fait qu'une sensation, c'est le corps seul qui a mal, et l'homme qui souffre ainsi ne fait rien pour sortir de son désespoir, en un mot il s'y complait. Or s'il s'y complait c'est qu'il ne ressent pas l'intensité du désespoir qui est une douleur véritable, c'est-à-dire non pas seulement physique mais aussi morale. Le désespéré est celui qui « veut à toutes forces [...] supprimer le désespoir » mais qui malgré tous ses efforts ne fait qu'y plonger davantage.

Le désespoir n'est pas une simple analogie avec la douleur physique. On ne peut pas comparer le désespoir avec une « lourdeur sur sa tête ». Il y a quelque chose en plus qui est d'ordre externe : son rapport à autrui. Le moi qui souffre ne tire pas sa douleur de soi-même, mais d'autrui. Le moi qui souffre de désespoir souffre en fait de la discordance entre la sensation qu'il a de son moi et l'image que lui en renvoie autrui. Sartre s'en souviendra lorsqu'il dira « l'Enfer c'est les autres » : effectivement, ce qui fait souffrir ce n'est pas un rapport seulement à soi-même mais un rapport avec autrui. Mais l'originalité de Kierkegaard est de souligner une sorte de mal de l'image, un malaise de la dissonance entre soi-même et la représentation que nous en donne autrui, originalité qui le rend de ce point de vue très proche d'un Freud ou d'un Lacan (cf. notamment « Le stade du miroir »). Le rapport à autrui se redouble d'une problématique morale et se prolonge donc dans la question de la foi et de Dieu. On peut se demander par exemple comment le moi se construit par rapport à ce miroir infini qu'est Dieu. Mais à ce point du texte, c'est-à-dire au chapitre I, cela n'est encore que latent.

Les derniers mots du texte sont une sorte de conclusion provisoire : dans ces conditions, guérir du désespoir c'est parvenir à la transparence, c'est pour parler trivialement nettoyer le miroir, se retrouver dans l'image que l'autre nous renvoie, qu'il s'agisse bien sur d'autrui mais aussi du tout-Autre, c'est-à-dire de Dieu.